



Éditorial

Dominique RENIERS, membre de l'ABF

« Beethoven en scène »... Voilà une expression qui donne consistance à la dimension du théâtral. « Mettre en scène », c'est forcément engager le fictif, c'est-à-dire un écart plus ou moins important avec la vérité, celle des faits ou de l'Histoire. Ce n'est pas seulement sa musique qui est ici concernée, mais le personnage lui-même. Et il faut reconnaître que, dans les multiples biographies qui existent à son propos, Beethoven présente les qualités idéales pour admettre cette mise en scène. On le voit facilement occuper le rôle du héros, ou de la victime du destin par exemple. La mise en scène admettra autrement dit un scénario qui façonnera de lui une représentation conforme à ce qu'on construit à son endroit, dans un inévitable décalage avec la réalité historique. N'est-ce pas sur la scène, justement, que les antiques grecs, Homère, Euripide ou Eschyle, forgèrent l'histoire des dieux ? « Beethoven en scène » revient forcément à interroger le *mythe* beethovenien.

2

Cependant, derrière la latitude qui s'offre à l'auteur d'une pièce de théâtre, d'un film ou autre, se présente une question qui, à propos de Beethoven, est essentielle. Ceux qui ont lu les principales biographies du maître savent que cette marge qui existe explicitement dans la « mise en scène » est bel et bien présente, déjà, dans les récits que les contemporains ont établis à son endroit. C'est le propre du langage de « *tuer son objet* », disait Hegel. Les faits, en soi, ne parlent pas. On les fait parler. Mais à propos de Beethoven, la question va bien plus loin que cette limite inhérente aux lois du langage. Il suffit de lire ou relire une biographie, celle de Schindler par exemple, pour s'apercevoir qu'il en va d'un Beethoven qui est « donné à voir ». Il est là aussi l'enjeu d'une construction proprement subjective.

C'est là tout l'intérêt du dossier proposé dans ce numéro. Avec la première partie d'une série d'articles consacrés à « Beethoven au théâtre » (Diane Kolin), qui prend place aux côtés de la dernière partie de celle traitant de « Beethoven au cinéma » (Michel Rouch), il

s'agit de prendre la mesure de cet écart existant entre la réalité de ce que fut Beethoven et ce qu'on en fait lorsqu'on écrit sur lui. Jusqu'à quel point, à ce titre, une pièce de théâtre comme celle que présente ici Danièle Léon peut-elle, et jusqu'à quel point, rectifier la violence faite à l'Histoire par les biographes partisans ? Jusqu'à quel point également une production dessinée, comme celle récente de Christian Quesnel, permet-elle de retrouver un Beethoven différent à travers la forme choisie par l'auteur ? C'est finalement toute la question de la distinction qu'il convient d'établir entre le « voir » et « l'entendre » qui se pose dans ce dossier. À propos de Beethoven, que l'on connaît avant tout à travers ses géniales compositions, cette question est loin d'être anodine !

En plus de ce dossier, on trouvera, avec la poursuite de l'étude minutieuse de la *Missa Solemnis* par Bernard Fournier, un article particulièrement approfondi d'Éric Chaillier sur la relation existant entre Beethoven et l'autre maître aux neuf symphonies, à savoir Bruckner. Il s'agit d'une étude proprement inédite en France qui révèle avec une précision rare comment un génie a pu être déterminant pour un autre génie. Du côté de l'« homme Beethoven », on découvrira avec bonheur la première partie d'un dossier assuré par Raymond Lefèvre sur les logements de Beethoven à Vienne. C'est à ce propos que prennent place dans ce numéro les *anekdotischen* devenus désormais classiques dans la revue.

Enfin, la revue ne pouvait passer sous silence la perte du grand chef beethovenien Claudio Abbado, auquel Nicole Laury-Lepauw, qui l'a rencontré, consacre un écrit poignant.

Un numéro particulièrement riche donc, qui, parce que Beethoven échappera toujours à un savoir plein à son propos, rappelle qu'on n'aura jamais fini de le découvrir encore et toujours, sur la scène de notre désir de le rencontrer... ◀ D. R.